

*La Maison-Dieu*, 144, 1980, 139-161

Mgr François FAVREAU

## LA CATÉCHÈSE DE LA MORT DANS LA PASTORALE

**L**ORS de l'Assemblée plénière des Evêques de France en novembre dernier, le dossier « Monde de la santé » a été ouvert. Parmi les ateliers organisés, l'un d'eux avait comme thème d'échange : la maîtrise de la mort. Voici le bref compte rendu du débat :

« L'expression " maîtrise de la mort " mérite réflexion... car elle revêt plusieurs sens.

Elle peut être : l'affirmation d'un pouvoir de l'homme sur sa propre mort — la traduction d'une aspiration à contrôler les dernières heures de la vie afin de les rendre supportables — ou encore l'expression de la volonté de reculer l'échéance du terme de l'existence.

Dans ce que nous percevons des tentatives faites pour maîtriser la mort, nous constatons :

- en positif : un refus courageux du fatalisme,
- en négatif : une occultation grandissante de la question même de la mort. Il nous semble que les hommes d'aujourd'hui sont poussés à reconsidérer leur rapport à la vie : car le sens reconnu à la mort indique la direction possible de l'existence. La grandeur de l'être humain se manifeste dans la façon dont il intègre son " devoir-mourir ".

Sans boudier les progrès techniques, nous avons à refuser la confiscation de la mort par la technique et l'anesthésie spirituelle des malades. »

Cette évocation permet de dire que nos prédications au moment des obsèques, comme nos catéchèses de la mort, devront être très attentives à cette évolution des mentalités et des comportements face à l'échéance de l'existence. Sans attendre, nous avons à nous interroger en nous demandant : Comment, en Eglise, parlons-nous de la mort ? Quelle place faisons-nous à l'agonie dans la vie ? Quelle manière de vivre la mort éduquons-nous ?

Toucher aux questions de la mort et de l'au-delà est une entreprise délicate. Beaucoup estiment les incertitudes si fortes que le silence serait préférable. D'autres affirment que le langage chrétien devient insignifiant. Cependant les hommes continuent à mourir et le mutisme de l'Eglise serait vite interprété comme un manque de foi. D'ailleurs, aux obsèques, des textes d'Ecriture sont proclamés et des paroles sont dites. Il est intéressant de regarder ce qui se vit et utile d'offrir des éléments de réflexion. C'est modestement la visée de ces lignes.

## I

### LA PRATIQUE PASTORALE

#### Un temps de vérification

Plusieurs prêtres ont accepté une journée d'échange sur la façon dont ils parlaient de la mort et de l'au-delà. Ils sont en mission en Saintonge et plus précisément à Saintes et dans le rural environnant. Saintes a cinq paroisses : la pratique dominicale y est de l'ordre de 6 % : il y a peu de mouvements mais des laïcs proportionnellement nombreux prennent une part active dans la vie de l'Eglise : l'équipe des prêtres en ministère est la plus jeune du diocèse. Les 56 paroisses rurales concernées sont desservies par huit prêtres : suivant les secteurs, la pratique dominicale varie de 3 à 5 %. Comme pour Saintes, il y a de rares équipes

apostoliques, et cependant, des chrétiens se révèlent capables de prendre des responsabilités dans la vie de leurs petites communautés. Dans ce rural, la déchristianisation est ancienne. Les obsèques civiles sont fréquentes : elles font partie du paysage social et ne posent guère de questions : dans le cimetière de tel chef-lieu de canton, seule la moitié des tombes ont une croix. Lorsqu'il y a une cérémonie à l'Eglise, l'eucharistie est rarement célébrée.

## RÉFLEXIONS DE PRÊTRES

### *Humaniser la mort*

Ce qu'expriment les prêtres vivant dans ces lieux brièvement décrits permet de dégager quelques points particulièrement sensibles. Tout d'abord, ils ont conscience d'avoir à « humaniser la mort et les obsèques ». Même en rural où la mort a longtemps eu son rituel de présence à la dépouille mortelle, une banalisation de la mort se produit. Ou plus exactement, une « mise à l'écart » du mort : il n'y a plus guère de « veillée funèbre » et il n'y a pas de présence assurée près du défunt. La ville, quant à elle, connaît l'anonymat des lieux où l'on meurt et il n'est pas rare que le prêtre ignore qui il enterre. Lorsque la mort est escamotée, la dignité de vivre en subit le contrecoup. Les gestes et paroles du prêtre vont tenir compte de cette situation pour créer un climat favorable : la mort est un moment important : un temps de vérité possible pour ceux qui entourent le défunt.

### *Dans un milieu mal croyant ou incroyant*

Un autre point apparaît ensuite : les assemblées réunies au moment de la cérémonie religieuse sont — dans la plupart des cas — constituées de mal-croyants et d'incroyants, ce d'autant plus qu'il y a moins de respect humain pour rentrer dans les églises. Cette situation est vécue par les prêtres à la fois comme une épreuve et comme une chance. L'épreuve tient à la difficulté quasi insurmontable

de faire participer les parents et amis présents à la prière commune. La chance est dans la possibilité qui leur est alors offerte d'une annonce de la Parole de Dieu : « Il faut parler, mais c'est surtout Dieu qu'il faut laisser parler ». Ce qu'ils disaient sans grandiloquence, ces prêtres le mettent en œuvre d'une manière qui veut respecter l'assemblée en veillant à ne pas l'impliquer malgré elle. Ils utilisent volontiers des formules du genre : « Nous vous disons notre foi »... « Nous vous disons la foi de l'Eglise ». Ainsi se confirme le fait que les obsèques sont un moment important d'évangélisation.

*Le prêtre témoin de sa propre foi*

Dernier aspect de ce premier bilan : les prêtres ont du mal à établir le dialogue pour la préparation de la cérémonie ! Les familles sont marquées par le chagrin, les proches ont à revenir de loin, l'ouverture spirituelle est faible, quelques heures seulement séparent le décès et la sépulture, comment dès lors faire une élaboration commune de ce qui se vivra à l'Eglise ? Les prêtres sont laissés à leurs propres choix : ce sont eux qui décident des textes d'Ecriture. Une constatation se fait jour : dans cette sélection, le prêtre investit beaucoup de ses propres sentiments et de son itinéraire personnel dans la foi. Le relevé des textes privilégiés par les uns et les autres est suggestif.

Dans l'Ancien Testament :

Job (19, 26)

Ezéchiél (37, 1-14)

et même le combat de Jacob (Genèse 32, 25-31)

Dans les lettres apostoliques :

I Corinthiens 13, 12-13 : « nous voyons dans un miroir et de façon confuse »

Dans les évangiles :

Les béatitudes (Matthieu 5, 3-11)

La rencontre avec Nicodème : renaître (lien avec le baptême) (Jean 3, 3 sq.)

Le récit de la résurrection de Lazare (Jean 11)

Les paraboles du jugement dernier (Matthieu 25, 31-46)

Les paraboles sur la vigilance (Luc 12, 35-48 ; Matthieu 25, 1-13)

Les grandes affirmations de Jésus :

« Je suis le Chemin, la Vérité et la Vie. Nul ne va au Père que par moi » (Jn 14, 5)

« Père, ceux que tu m'as donnés, je veux que là où je suis, ils soient aussi avec moi, ... » (Jn 17, 24)

« Que votre cœur cesse de se troubler ! Croyez en Dieu, croyez aussi en moi » (Jn 14, 1)

L'agonie de Jésus (Mt 26, 36-46)

La mort de Jésus (Mt 27, 45-54)

L'apparition à Marie-Madeleine (Jean 20, 1-18)

Au cours de cette évocation de leurs choix, tel prêtre affirme ne prendre ni le texte des Béatitudes, ni celui du jugement dernier par crainte de tomber dans une moralisation. Tel autre explique qu'il ne proclame que la première partie de la scène du jugement dernier. Un troisième enfin retient seulement le début du récit de la résurrection de Lazare pour mettre en lumière la compassion du Christ. Autre remarque, le récit de l'agonie semble plus parlant pour certains cas de mort dans des conditions particulièrement éprouvantes.

L'enquête est trop limitée pour qu'il soit permis d'en tirer des conclusions. Elle montre cependant, déjà, l'implication du prêtre dans le choix qu'il fait. Elle manifeste aussi la nécessaire vérification de la portée de ces sélections : des vérités essentielles ne sont-elles pas occultées ? Cette occultation ne trahit-elle pas des incertitudes et des doutes ?

### PAROLES AUX OBSÈQUES

Les prêtres réunis pour cette étude de leurs prédications ont accepté d'apporter quelques homélies qu'ils avaient prononcées. Voici quelques extraits significatifs.

*Pour un suicidé*

Il s'agit d'une cérémonie pour les obsèques d'un suicidé. Le texte retenu par le prêtre n'est pas tiré de l'Écriture, c'est un témoignage :

« Il était de mon âge, encore en pleine vitalité... Dimanche nous étions à la même fête ensemble... Hier, il travaillait encore avec moi... Il y a une heure, je lui ai encore parlé... Et on me dit qu'il est mort ! Mais ce n'est pas possible... Ce n'est pas possible que notre vie s'arrête ainsi d'un seul coup. La mort de mon ami m'interroge : le travail qu'il faisait chaque jour avec ses copains de boulot n'avait-il donc aucun sens ? L'amour de sa femme et de ses enfants va-t-il donc s'arrêter ainsi ? Cette joie qu'il apportait dans chaque fête va-t-elle mourir avec lui ? Je veux trouver un sens à cette mort. Je ne veux pas qu'elle soit la fin de tout ce qui me paraît important... A sa sépulture, je n'ai entendu parler que de vie, alors qu'il était mort... Il est donc des gens qui croient que cette vie qui nous faisait travailler, qui nous faisait aimer, qui nous faisait semer de la joie, continue d'une autre manière après notre mort. Je voudrais que ce soit vrai, car je n'ai pas du tout envie de travailler pour la mort. »

...« Je n'ai pas envie de travailler pour la mort ». La mort ne saurait être la fin de tout. Le prêtre essaie d'ouvrir une perspective à l'assemblée : celle de l'interrogation que la mort pose à notre envie de vivre ! « Ne sommes-nous pas faits pour la Vie ? »

*Pour un mal-croyant*

Le texte d'Écriture choisi est la résurrection de Lazare. Le prêtre fait revivre le comportement de Jésus. Il situe les gestes et les paroles de Jésus dans le contexte de la foi des Juifs d'alors : ce qui lui permet d'annoncer :

« Mais alors Jésus dissipe l'équivoque ! Non il ne s'agit pas de cela ! Non, il n'est pas venu apporter des consolations religieuses ordinaires ! Non, notre rassemblement d'aujourd'hui n'est pas centré sur n'importe quelle espérance religieuse « Je suis, moi, la

Résurrection et la Vie ! » Par ces paroles qui restent aujourd'hui encore mystérieuses, en tout cas assez déplacées en cette circonstance de deuil où il convient mal de se mettre en avant, ces paroles, l'Eglise les répète comme ce à quoi nous attachons encore aujourd'hui notre espérance... Nous osons croire encore qu'elles ne sont pas une démonstration fanfaronne et inconvenante de Jésus en présence du cadavre de son ami, mais qu'elles sont, tout autant qu'au jour où elles ont été prononcées, capables de faire naître en nous l'espérance ! »

*Pour un prêtre*

Mort rapidement, ce curé est enterré dans la paroisse qu'il a desservi pendant 28 ans ! Le secteur est lui aussi marqué par une indifférence profonde. Au moment de l'homélie, le prêtre ami qui parle trouve des mots justes pour évoquer la mémoire du défunt : puis, à l'adresse de l'assemblée, il essaie d'éclairer le sens de la mort :

« Qu'elle est libératrice cette pensée, pour le prêtre... qui sait ainsi que la trajectoire de sa vie rejoint l'éternel. Mais n'est-ce pas l'heure aussi, pour le chrétien tout court, de se rappeler que le Christ, "par sa mort a détruit la nôtre, et que par sa résurrection, nous a rendu la vie". Grâce à Lui, l'homme ne sombre pas dans la mort comme dans un gouffre sans fond. Sans doute, la mort reste une énigme, une épreuve, mais elle débouche sur les clartés de l'éternelle Aurore... sur la Lumière de la Terre Promise, comme pour le peuple de Dieu dans sa marche au désert. Elle est "une Pâque", un "passage" où les bras de Dieu s'entrouvent pour nous recevoir. »

« Pour les premiers chrétiens, le jour de la mort était celui de la naissance véritable. Dès lors, il serait bon, pour nous chrétiens, de lui donner un visage de nouveau-né et de nous habituer à voir en elle, non pas un tombeau mais un berceau. »

La mort, énigme, épreuve, est aussi passage. Elle est naissance à la vraie vie.

*Pour un 2 novembre*

Autre lieu, autre occasion : la prédication le 2 novembre de cette année ! Le prêtre aborde de nombreux thèmes,

— l'escamotage de la mort :

« Notre époque s'évertue à escamoter la mort, à la subtiliser du champ de la conscience individuelle ou collective. Tout semble mis en œuvre pour que l'homme ne soit pas initié à la mort, ne se familiarise pas avec cette compagne de tous les jours. La mort est masquée au mourant lui-même, l'idéal devient de ne pas se sentir mourir. Mais quand une société élimine la mort, sous prétexte qu'elle ne lui trouve plus aucune signification, le sens de la vie aussi n'est pas loin de s'oblitérer. »

— la légitime crainte de la rencontre de Dieu :

« Tout au long de la Bible, la rencontre de Dieu est vécue à la fois comme un risque effrayant dont l'homme fragile et pécheur veut se protéger, et c'est peut-être la raison la plus profonde de notre peur de la mort ; et comme un événement de grâce qui appelle à une vie nouvelle, et c'est là que se situe la perspective chrétienne sur la mort. »

— l'invitation à la vigilance :

« Oui, tenez-vous prêts, préparez-vous, dit l'Évangile, pour la rencontre, préparez-vous parce que le Fils de l'homme reviendra. Préparez-vous en revêtant la tenue de service, en gardant vos lampes allumées. Préparez-vous en faisant de vos vies un combat contre l'égoïsme et les ténèbres. En établissant vos vies dans le service de vos frères, le partage et la solidarité. En orientant vos vies dans la recherche de la vérité, de la justice et donc de la lumière. »

Il continue en donnant un bref éclaircissement sur la communion des Saints.

Ces paroles sont des annonces claires ! Elles sont marquées par ce qui va être l'un des soucis de toute prédication actuelle sur l'au-delà : la volonté de donner sens à la mort et de faire de la mort une question sur la vie. Les prêtres qui se sont exprimés se savent témoins de l'espérance ; ils le sont d'une espérance difficile à vivre dans le monde qui est nôtre et dans le contexte de chaque deuil concret.

## II

### DES PAROLES DE FOI SUR LA MORT ET L'AU-DELÀ

Parler de la mort et de l'au-delà est une responsabilité dont nous n'avons pas le loisir de nous démettre ! Le voudrions-nous pour un temps, une nécessité intérieure dérangerait vite les tranquillités, car le christianisme est à ce point lié à la vocation d'éternité ouverte par Jésus Christ qu'il est impossible à l'Eglise de ne pas parler. D'ailleurs, coupée de son à-venir, la foi se viderait de son dynamisme, cette espérance dont elle a à rendre compte.

Pour honorer d'une manière appropriée cette obligation intérieure, il est nécessaire de prendre la mesure des difficultés à dire aujourd'hui une parole sur les fins dernières. Il sera alors possible d'exprimer quelques vœux.

### *DIFFICULTÉS*

#### **La foi en l'au-delà s'est affadie chez les croyants les plus sincères**

Les enquêtes sur le contenu de la foi traduisent toutes le décalage existant entre le nombre de ceux qui s'affirment « catholiques » et celui de ceux qui disent « croire en une vie éternelle ». Ce décalage est si important qu'il atteint non seulement des mal-croyants mais aussi des pratiquants et

des militants. La peur de devoir avouer des doutes conduit à la crainte d'aborder ces questions d'une façon simple et directe. Les partages de foi entre croyants portent rarement sur l'expression de leur attente de la rencontre avec Dieu. L'eschatologie qui a fait un retour en force dans la théologie de l'histoire traverse nuit et brouillard en ce qui concerne les itinéraires spirituels.

Parfois les témoignages d'un prêtre, d'une religieuse, d'un militant et d'un croyant tranchent sur la grisaille habituelle. Ils disent alors que la mort est naissance et qu'il est bon d'arriver au terme d'une vie conduisant vers la maison d'éternité. La rareté de ces témoignages interroge les communautés... A force de craindre un langage qui dise « les fins dernières », les croyants eux-mêmes se perdent dans « les fins de mois » ! Ils deviennent capables de dire sans broncher les articles du Credo qui annoncent le retour du Christ dans la gloire pour juger les vivants et les morts et qui proclament la résurrection des morts et la vie du monde à venir !

Au moment où fut autorisée l'utilisation du français pour le baptême des petits enfants, un prêtre plein de sagesse et d'humour fit cette remarque : « C'est ennuyeux, ils ne vont plus rien comprendre ». Le latin disait « le mystérieux » à défaut de révéler le mystère ; le français ne dit « rien » là où il n'y a pas initiation. La boutade de ce prêtre déjà âgé est une invitation à nourrir le sens des mots afin que les mots parlent. La même remarque ne vaut-elle pas également pour les rites et les gestes ?

### **Des malentendus ont entraîné des surdités durables**

Les malentendus sur les fins dernières ne doivent pas exagérément surprendre : ne remontent-ils pas à l'histoire la plus ancienne ? Les premières communautés eurent du mal à situer dans l'avenir le retour du Christ — ou à fixer l'usage du temps pour qui croit à l'éternité : les lettres pauliniennes sont témoins de ces incertitudes.

Ces malentendus ont d'ailleurs une raison permanente : nous avons de la peine à entendre toutes ensemble les

harmoniques du message du Christ. Ou bien l'impatience du Royaume pousse à désertier le monde. Ou bien le désir d'une évangélisation réussie fait croire à une eschatologie rapatriée sur terre. Ou bien encore, le péché du monde entraîne des condamnations excessives de la vie. Une constante vérification de nos manières de penser et de parler, pour les conformer à la totalité du message, est nécessaire.

Parmi bien des déformations, il en est qui ont laissé ou laissent des traces telles que les paroles sur la mort et l'au-delà ne passent plus. Il importe de les repérer pour déblayer le chemin devant le message évangélique.

#### *De l'espérance à la crainte*

Au cours des siècles, la piété chrétienne est passée du *Maranatha* au *Dies irae*. Ce qui était joyeuse espérance est devenue crainte révérentielle. La conscience de mériter la colère de Dieu a pris le pas sur la confiance sans réserve en la miséricorde. Le *Maranatha* renouvelait le goût de Dieu, le *Dies irae* établit une distance. Ce passage du *Maranatha* au *Dies irae* a été analysé comme le signe d'une dégradation de la foi, le croyant devenant plus inquiet du « comment cela se passera-t-il ? » qu'heureux d'aller à la rencontre du Christ son Seigneur.

Aujourd'hui encore, il y a peu d'impatience dans l'espérance des croyants.

#### *La peur de l'enfer*

Pendant des générations, la prédication sur les fins dernières a tellement insisté sur la menace de damnation, que beaucoup ont pris en aversion ce Dieu si prompt à vous prendre en défaut. Les peurs engendrées ont parfois prévenu des infidélités. Mais une fidélité fruit de la peur ouvre-t-elle sur l'Amour ? Ces présentations d'un salut qui pouvait se jouer sur un seul péché mortel arraché à notre inattention ont créé de réels traumatismes. L'image de Dieu en a été ternie et, chez ceux qui ont gardé inconsciemment mémoire de ce passé, une méfiance rôde

toujours par rapport à ce Dieu qui joue ainsi l'avenir éternel de ses créatures.

*La suspicion du bonheur*

Plus subtilement, une autre déformation s'est introduite dans les images que nous nous faisons de la vie éternelle. Il n'y a rien d'insolite à parler du salut de l'âme : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps mais ne peuvent tuer l'âme... » (Mt 10, 28). Mais en opposant corps et âme et en laissant le corps à sa destination de mort, a été perdue de vue la vocation de l'être humain à atteindre la taille de l'homme parfait. L'idée s'est alors répandue que le corps avait vocation de misère et l'âme vocation de gloire. Le temps n'était pas loin où le bonheur auquel notre être aspire allait devenir suspect. Le mépris des biens de la terre devait servir d'escabeau pour accéder à la possession de ceux du ciel.

Tragique méprise, le bonheur est devenu païen et l'espérance chrétienne s'est trouvée en porte à faux avec les plus légitimes aspirations humaines. Or, c'est tout l'homme qui est invité aux noces éternelles.

*Un messianisme humain*

Revanche ou non, il est difficile de le dire, mais un messianisme nouveau a vu le jour, annonçant un accomplissement de l'histoire dont il est difficile de préciser le lien avec les cieux nouveaux et la terre nouvelle de l'Apocalypse. Les lendemains apparaissent à la fois terrestres et paradisiaques : ils apportent la victoire de l'homme sur le monde, le triomphe de la justice et de la paix, l'arrivée de la fraternité. L'ambition est en consonnance avec les annonces des prophètes et les promesses de Jésus. L'erreur est de faire de la réalisation de cette vision le fruit de l'action des hommes plus que celui de l'œuvre de l'Esprit aux temps annoncés par le Credo : celui du règne sans fin du Christ fait Seigneur dans sa mort et sa résurrection.

Bien d'autres malentendus seraient à évoquer ; à travers ceux qui viennent de l'être, il apparaît que les paroles sur la mort et l'au-delà ont à aplanir beaucoup d'obstacles.

### La recherche de nouveaux langages engendre des incertitudes

Ces obstacles ne sont pas les seuls : l'évolution culturelle a été si importante qu'en tous domaines, une recherche de nouveaux langages s'est imposée. Le risque devait et doit encore être pris. Mais l'évaluation des essais tentés s'impose afin d'éviter d'aboutir à des impasses.

Le domaine de la mort et de l'au-delà apparaît ainsi comme un lieu où la discrétion s'impose dans l'utilisation des images : la nuit parle mieux de l'aube attendue que des lumières artificielles qui donneraient l'illusion de voir : trop de manières de présenter les fins dernières ont suscité, en effet, de compréhensibles rejets. Il reste que certaines tentatives pour mieux exprimer la foi chrétienne sur l'eschatologie laissent les prédicateurs dans l'incertitude : car non seulement ils ne savent plus « comment parler », mais encore ils ne voient plus « quoi dire ».

L'un des points les plus délicats concerne l'avenir immédiat du défunt. Qu'en est-il de celui qui vient de mourir ? Les philosophies contemporaines récusent le dualisme « corps et âme ». Or ce dualisme avait l'avantage de fournir une explication claire : l'âme délivrée du corps était accueillie dans « la maison du Père » (Jean 14, 3) où elle attendait la résurrection générale. Mettre en cause le dualisme corps et âme est une chose ; refuser une dualité corps-âme en est une autre. Dans ce deuxième cas, la mort n'apparaît plus que comme un anéantissement pur et simple de l'être, la foi réclamant alors une création nouvelle au sens le plus radical du terme. Cette difficulté a donné naissance à l'opinion laissant entrevoir une résurrection opérée au lendemain même de la mort :

« La mort est radicale. Les bras, les jambes, le tronc, la tête ne sont pas seuls à mourir. Non, l'homme terrestre tout entier se perd dans la mort. Ceux qui ne peuvent admettre de survie ont raison sur ce point : le décès marque la fin de l'homme tout entier, tel que nous le connaissions. » (...) « L'expérience après la mort est donc déjà quelque chose de la résurrection du corps

nouveau. Ce corps qui ressuscite ne se construit pas de molécules dispersées dans la terre ; nous y reviendrons plus loin. C'est un homme nouveau qui commence à s'éveiller. »<sup>1</sup>

Une telle manière de penser représente une recherche légitime. Elle est cependant génératrice de perplexités. Que signifie, en effet, dans cette perspective la résurrection « au dernier jour » ? Qu'en est-il des purifications nécessaires pour « voir Dieu » ? Comment exprimer un juste rapport entre le temps et l'éternité ?

### **Le monde de Dieu est devenu pour beaucoup un monde irréel**

L'expérience pastorale montre que les difficultés d'une parole sur la mort et l'au-delà ont une origine plus profonde encore que celles évoquées jusqu'ici. Dans son livre « La mort et l'au-delà », le Cardinal Ratzinger en a donné l'exacte évaluation :

« Il y a deux cents ans, il était tout à fait dépourvu de sens, pour une grande majorité des Européens, de dire que l'espérance chrétienne a été une illusion. Cette affirmation fut alors posée, mais elle resta pour le plus grand nombre sans contenu et sans importance, parce que le christianisme était alors en quelque sorte la réalité fondamentale : le message témoignait constamment de sa propre réalité ; le christianisme était une réalité sur laquelle il était possible de fonder sa vie et sa mort. La joie qui jaillit d'une telle certitude, au sein même de mille misères, s'exprime dans la beauté sereine des églises et de la musique religieuse de style baroque.

De nos jours, nous sommes en présence du phénomène exactement inverse. Dire aujourd'hui que le christianisme est une réalité qui porte le monde est une affirmation creuse pour

---

1. *Une introduction à la foi catholique. Le nouveau catéchisme pour adultes* (= Catéchisme hollandais), Paris: IDOC-France, 1968, pp. 593 et 598.

l'homme moyen. Pour un grand nombre, le christianisme n'est rien d'autre qu'un flot de paroles pieuses que seuls des naïfs, dans leur crédulité, reçoivent comme un substitut de la réalité<sup>2</sup>. »

Les prédicateurs connaissent cette souffrance : ce qui est pour eux « réalité » est pour ceux qui les entendent « rêve », « illusion » ou « insignifiance ». Dieu n'est plus « réel » pour beaucoup de ceux-là même qui disent croire en lui : une parole qui dit Dieu reste alors inaudible.

### PROPOSITIONS

Les difficultés sont nombreuses : vouloir leur trouver réponse avant de tenter une parole conduirait au découragement le plus radical. La voie de sagesse consiste à vivre des paroles qui, tenant compte des obstacles, essaient de transmettre la bonne nouvelle de Jésus-Christ sur la mort et l'au-delà. Pour vivre ces paroles, un certain nombre de besoins doivent être honorés.

*Besoin d'une anthropologie* : il sera sans doute de plus en plus difficile de rendre compte de l'espérance qui nous habite sans les instruments conceptuels adaptés. La foi n'est pas qu'un cri. Elle est aussi parole. Or, une parole s'appuie sur une anthropologie et exprime une vision de l'homme. Souhaitons que la pensée chrétienne soit capable de dire l'homme pour qu'il soit plus facile de dire Dieu.

*Besoin d'une expérience spirituelle enracinée dans la Tradition* : les mots justes pour une parole de foi sont des mots portés par une vie intérieure, car la rigueur de pensée ne dispense pas de l'enracinement mystique de toute parole sur Dieu. Les maladresses de langage sont ainsi parfois plus parlantes que les théories savantes coupées du milieu vital qu'est la Tradition vivante.

*Besoin d'une proximité très grande des sources de la Parole de Dieu* : s'il ne nous est pas possible de donner toutes les élucidations souhaitables, il nous est possible de

---

2. J. RATZINGER, *La mort et l'au-delà*. Paris: Fayard, 1979.

faire entendre la Parole que nous recevons nous-mêmes. Malgré la place immense laissée à la recherche, l'Écriture Sainte est riche de lumières que nous pouvons déjà mettre sur le boisseau.

*Besoin de célébrations vraies* : les rites parlent souvent plus fort que les mots : ils disent plus clairement que nos homélies la signification donnée aux grandes étapes de l'existence et les réponses offertes aux vives interrogations humaines. Le rituel des obsèques apparaît aux prêtres assez pauvre : il est donc à enrichir pour mieux attester l'espérance chrétienne.

\*  
\*\*

En écoutant les prêtres parler de leur prédication et en réfléchissant à tout ce que les notes précédentes ont pu mettre en relief, il est possible de signaler quelques thèmes méritant d'être retenus pour les célébrations d'obsèques. Il est évident que le cadre même de celles-ci empêche que la catéchèse des fins dernières y soit entièrement assurée !

### **La vie a un enjeu d'éternité**

Dans les assemblées réunies pour des obsèques, il y a des personnes croyantes ou non qui ont conscience de l'enjeu de leur existence. Leurs engagements manifestent le prix des réalités terrestres et des avancées collectives. Il est honnête de le reconnaître. Mais il est impossible d'ignorer que les participants, dans leur grande majorité, sont loin de toute question métaphysique et absents de tout combat pour l'homme. Pour eux, la vie est une fatalité dont il faut bien s'accommoder. Trop rares sont les hommes et les femmes qui vivent leur vie.

L'évocation de celui qui vient de mourir offre un point d'appui pour interpeller parents et amis sur la portée de l'existence. En rendant aux hommes la responsabilité de ce qu'ils font, nous ouvrons les portes aux appels de l'évangile

en vue de la fidélité à la vocation humaine. La vie a un enjeu d'éternité.

Comment préciser cet enjeu dans nos prédications ? Tout d'abord nous devons faire découvrir que rien n'est indifférent dans ce que chacun vit : il n'y a pas d'actes insignifiants ; il n'y a pas de comportements neutres. L'être humain est engagé par le seul fait qu'il est vivant. Par sa manière d'être et ses manières de faire, ou bien il construit, ou bien il abîme, ou bien il détruit. Il est, par cela même, responsable. C'est sa grandeur. Et c'est pour cela qu'il y a « jugement ». En effet, si les œuvres humaines échappaient à toute appréciation, elles n'auraient (selon le sens même du mot appréciation) aucun prix.

« Selon la grâce que Dieu m'a donnée, comme un bon architecte, j'ai posé le fondement, un autre bâtit dessus. Mais que chacun prenne garde à la manière dont il bâtit. Quand au fondement, nul ne peut en poser un autre que celui qui est en place : Jésus Christ. Que l'on bâtisse sur ce fondement avec de l'or, de l'argent, des pierres précieuses, du bois, du foin ou de la paille, l'œuvre de chacun sera mise en évidence. Le jour du jugement la fera connaître, car il se manifeste par le feu, et le feu prouvera ce que vaut l'œuvre de chacun. Celui dont la construction subsistera recevra un salaire. Celui dont l'œuvre sera consumée en sera privé ; lui-même sera sauvé, mais comme on l'est à travers le feu. » (I Cor 3, 10-15)

Pour qu'apparaisse l'enjeu de la vie, nous devons ensuite manifester la relation qui existe entre ce que vit l'être humain ici-bas et ce que sera sa vie au-delà de la mort. Ce n'est pas Dieu qui mesure son amour et sa miséricorde, c'est l'homme qui est — à travers tout ce qu'il a fait — devenu la mesure du don de Dieu. La qualité des existences humaines commande ainsi celle de l'éternité. Si la résurrection demeure don gratuit de Dieu en Jésus Christ, Dieu lui-même s'impose de respecter ce que l'homme a fait de sa vie.

Il est vrai que ce rapport entre la vie de l'homme et la vie éternelle est difficile à présenter d'une manière juste, car l'homme ne mérite pas Dieu et l'amour est toujours gratuit.

Mais il est aussi vrai qu'il est urgent de rappeler le système de mesure évangélique.

« Soyez miséricordieux comme votre Père et miséricordieux : ne vous posez pas en juges et vous ne serez pas jugés, ne condamnez pas et vous ne serez pas condamnés, acquittez et vous serez acquittés, donnez et on vous donnera. C'est une bonne mesure, tassée, secouée, débordante qu'on versera dans le pan de votre vêtement, car c'est la mesure dont vous vous servez qui servira aussi de mesure pour vous. » (Luc 6, 36.38)

### **La mort est passage**

Le monde d'aujourd'hui est particulièrement intéressé par l'eschatologie. Au sujet de la mort, il y a tout le dossier scientifique ouvert et toute la mutation du comportement des vivants par rapport aux défunts. Au sujet de la fin des temps, il y a toutes les incertitudes de l'histoire et les horizons sombres d'un futur aux promesses difficilement maîtrisables.

A travers les prédications, il apparaît que le thème du sens de la mort est parmi ceux qui reviennent le plus fréquemment. Cela se comprend, car l'événement qui vient de frapper une famille, un groupe, une collectivité à travers le décès d'un être humain, est une mise en question : Que signifie la vie alors que la mort arrive ? Où va la vie si la mort est sans lendemain ?

Pour parler en termes justes de la mort et de sa signification, il est nécessaire que nous nous fassions au moins à nous-mêmes l'aveu de notre désarroi. Le fait de la mort donne une coloration dérisoire à nos conquêtes, à nos découvertes et à nos avancées. Nous sommes maîtres de peu ou de beaucoup de choses : nous ne le sommes pas de notre avenir. Nous sommes des vivants, mais nous sommes des vivants mortels. Cette mort qui fait dire : à quoi bon vivre ?, elle est là, marquant, que nous le voulions ou non, nos sensibilités, nos espoirs, nos expériences. De la mort, nous vivons l'interpellation, l'obscurité et l'angoisse.

L'interpellation : Que veut dire ma vie à moi, alors que je viens de frôler la mort ? Que veut dire ma vie à moi, alors que je vieillis et qu'approche le terme ?

L'obscurité : la mort est le départ d'un être de la scène des vivants. Où va cet homme ? Absence du voyageur... anéantissement ? Ce qui est constatable plaide pour l'anéantissement, mais...

L'angoisse : la peur peut être écartée... mais l'angoisse, cette réaction de l'être devant ce qui le contredit, qui oserait dire qu'il en sera totalement délivré ? L'agonie du Christ à Gethsémani autorise cet aveu. Il a connu lui-même la révolte de son être devant l'échéance de la passion.

Proposer une parole de foi sur la signification de la mort permet d'interroger la vie. Car s'il y a un au-delà, la seule sagesse est de tenir compte jour après jour du terme de l'existence. Le but poursuivi ne commande-t-il pas le choix de l'itinéraire ? Ceux qui fuient l'idée de la mort se réfugient souvent dans une mort prématurée. Nombreux sont les morts-nés de nos civilisations de la jouissance immédiate.

Cette parole de foi sur la mort est une affirmation sans ambiguïté : au nom de Jésus Christ mort et ressuscité, nous disons : la mort n'est pas la fin de tout : elle est passage vers la Vie. L'image symbolique la plus exacte est celle de la naissance : elle est difficile à utiliser en raison du caractère irréel du monde spirituel pour beaucoup de nos contemporains. Mais dans la vérité ultime des choses, la vie humaine est gestation et c'est une naissance vers laquelle nous allons.

« Nous le savons en effet : la création tout entière gémit maintenant encore dans les douleurs de l'enfantement. Elle n'est pas la seule : nous aussi qui possédons les prémices de l'Esprit, nous gémissons intérieurement, attendant l'adoption, la délivrance pour notre corps. Car nous avons été sauvés, mais c'est en espérance. Or, voir ce qu'on espère n'est plus espérer : ce que l'on voit, comment l'espérer encore ? Mais espérer ce que nous ne voyons pas, c'est l'attendre avec persévérance » (Rom. 8, 22-25).

Jules Roy, dans une interview, traduit cette image à sa manière :

« J'arrive là où nous sommes tous attendus. Ce n'est pas le soir de ma vie qui approche, mais son matin, j'espère<sup>3</sup>. »

Sans doute est-il possible de réacclimater l'image de la naissance car toute évolution est une marche de naissance en naissance, chacune de ces naissances exigeant la mort aux âges précédents. Or, nos contemporains sont sensibles à cette loi de l'évolution : ils connaissent ce désir d'une autre vie qui, par grâce, peut devenir espérance en une vie autre.

### **Le Christ est notre espérance**

La parole la plus proche des sources est celle qui permet au Verbe de Dieu de prendre corps à nouveau. La parole la plus proche des sources est celle qui dit en vérité Jésus Christ. Nous l'avons déjà souligné : la composition des assemblées lors des obsèques fait que Jésus Christ est très lointain pour beaucoup de ceux qui sont là. Son nom est familier : son mystère est ignoré. Mais notre manière de parler de Lui et de Le laisser parler fera, nous l'espérons, éclater un jour cette lumière : Jésus Christ est, aujourd'hui comme hier, bonne nouvelle de salut.

Les prédications sur la mort et l'au-delà ont à être christocentriques : car le Christ est le centre de l'espérance comme il est celui de la foi. Il est habituellement possible au prêtre de dire, à la manière d'un témoin : « Si je suis là pour présider la prière, la raison en est simple. Sur le témoignage des apôtres, je crois que Jésus Christ est ressuscité, qu'Il est le premier-né d'entre les morts. » Une telle affirmation résonne étrangement, mais nous n'en avons pas d'autre à offrir.

---

3. *France Catholique*, n. 1765 (10 octobre 1980).

Se porter garant de la foi de l'Eglise demande aux prédicateurs d'être les premiers pèlerins de la rencontre avec le Ressuscité. Ils y apprendront de précieux secrets.

« Jésus parle au présent : le royaume de Dieu n'est pas observable, et c'est précisément comme cela qu'il est au milieu de ceux à qui Jésus parle ; il est parmi eux, en Jésus même : « Jésus est en personne le mystère du royaume donné par Dieu aux disciples », en lui, l'avenir est aujourd'hui ; en lui, le royaume de Dieu est là, mais de telle manière qu'on peut ne pas le voir, soustrait qu'il est à une observation qui prétend mesurer les symptômes et compter les étoiles. Selon une belle parole d'Origène, Jésus est l'aotobasileia, le royaume en personne<sup>4</sup>. »

« Luc propose déjà une conception dont l'eschatologie prochaine est absente. Pour lui, le Christ n'est pas la fin, mais le centre du temps ; la voie ne conduit pas directement à la parousie, mais à l'Eglise des païens, qui, vaste champ d'avenir, représente l'horizon de son évangile<sup>5</sup>. »

« De la théologie johannique, nous citerons également deux textes : Jn 6 et Jn 11. L'histoire de Lazare (chapitre 11) culmine dans la phrase : « Je suis la résurrection et la vie » (11, 25). La conception théochristologique, que nous venons de rencontrer chez Paul, a trouvé ici sa forme la plus pure et la plus rigoureusement logique ; l'évangéliste est revenu à la parfaite simplicité de Mc 12, 26. Il n'a fait que traduire logiquement la théologie en christologie. « Celui qui croit en moi vivra, fût-il déjà mort. » (25) L'attachement à Jésus est d'ores et déjà résurrection ; quand la communion avec lui est établie, les limites de la mort sont franchies. (...) Toutes les fois que l'homme adhère à la personne du Christ, il se trouve dès ce moment dans l'espace de la vie définitive. La question d'un état intermédiaire entre mort et résurrection, c'est-à-dire d'une interruption de la vie, ne se pose pas, parce que c'est justement la personne de Jésus qui est la résurrection, et par conséquent la foi, qui implique le contact entre Jésus et moi, entraîne dès à présent la

4. J. RATZINGER, *op. cit.*, pp. 45-46.

5. *Ibid.*, p. 48.

victoire sur la mort. (...) En Christ, l'homme est en vie, et cela de manière définitive.<sup>6</sup> »

Ces affirmations extrêmement fortes du Cardinal Ratzinger font entrevoir l'importance d'une orientation christologique de nos prédications sur la mort et l'au-delà.

### **Dieu est pour la vie**

En raison du contentieux hérité du passé, nous avons à dire à temps et à contretemps : « Dieu est pour la vie. » Le moment des obsèques sera toujours un « contre-temps » et parfois les circonstances interdiront d'aborder ce thème. Mais beaucoup d'homélies montrent que cette vérité alimente souvent nos paroles. Le projet de Dieu sur l'homme est un projet de vie.

« Dieu, lui, n'a pas fait la mort et il ne prend pas plaisir à la perte des vivants. Car il a créé tous les êtres pour qu'ils subsistent et, dans le monde, les générations sont salutaires ; en elles il n'y a pas de poison funeste et la domination de l'Hadès ne s'exerce pas sur la terre, car la justice est immortelle. » (Sag. 1, 13-15) .

Nous sommes faits pour le bonheur : la fréquence du terme « heureux » dans l'évangile nous l'assure. Le bonheur nous attend dans la maison du père : les images de noces nous le promettent. Or, l'expérience immédiate des hommes est celle d'un bonheur insaisissable. Il arrive que la joie les visite, mais cette joie est à la merci d'une peine. Plus souvent, le plaisir est avidement cherché par eux, mais le plaisir ne nourrit pas le cœur. Il y a un vide. Prêcher un « Dieu pour la vie », c'est alors annoncer que Dieu est le bonheur de l'homme. La contradiction perceptible entre les obsèques célébrées et l'espérance annoncée est source de dynamisme nouveau : nous allons vers la plénitude souhaitée.

6. *Ibid.*, pp. 130-131.

La foi en un Dieu qui veut la vie de l'homme désigne le véritable horizon du monde : ces cieux nouveaux et cette terre nouvelle qui nous seront un jour donnés non comme récompense de nos mérites mais comme achèvement de ce que nous aurons accepté de vivre avec Dieu et pour Lui. Ces cieux nouveaux et la terre nouvelles mettront en forme divine nos œuvres humaines ; en ce sens, tout sera récapitulé en Jésus Christ. Dieu « nous a fait connaître le mystère de sa volonté, le dessein bienveillant qu'il a d'avance arrêté en lui-même pour mener les temps à leur accomplissement : réunir l'univers entier sous un seul chef, le Christ, ce qui est dans les cieux et ce qui est sur la terre ». (Eph. 1, 9-10)

Les hommes rêvent de paradis. Pris entre paradis perdu et paradis promis, ils connaissent le désarroi. Il est nécessaire de le leur révéler : il n'y a plus de paradis sans rédemption. Plus de paradis sans re-création. Le message est rude, mais il libère des énergies nouvelles pour préparer le retour du Christ en prenant soin de la terre des hommes.

\*  
\*\*

Bien d'autres thèmes auraient pu être esquissés et d'autres approches proposées. Puissent l'étude de quelques prédications et l'attention portée à l'expérience pastorale des prédicateurs donner le goût d'une recherche à poursuivre et d'échanges à inaugurer.

+ François FAVREAU  
Evêque de LA ROCHELLE et SAINTES